



Emilie  
Vila

# La famille témoin

Emilie Vila

La famille témoin

© Emilie Vila, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-2216-3



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Comme certains couples, certaines familles deviennent toxiques pour leurs membres après une trop longue période d'exposition. »*

*Jonathan Tropper.*

*« Toutes les familles possèdent, dit-on, d'épaisses strates de silence tendu, des souffrances engluées dans des secrets cachés bien au fond de belles armoires à linge. »*

*Philippe Claudel.*

Premier Trimestre

## *Mademoiselle Delamal : 20/20*

L'élève modèle. La plus que parfaite. Dans une cour de récréation, elle devait être celle qui restait assise sur un banc près de la maîtresse pendant que les autres couraient dans les flaques, se salissaient. Elle était celle qui observait, qui jugeait, celle qui avait un avis sur tout. Petite, elle survolait déjà le monde avec cette facilité déconcertante qui ne l'a pas quittée ensuite. Je l'ai détestée adulte, je l'aurais détestée enfant. Mais s'il y a bien une chose dont je suis sûre, c'est que nous ne contrôlons pas tout, et certainement pas les émotions enfouies le plus profondément en nous. Par exemple, certains êtres que nous avons à peine connus nous obsèdent une fois morts. C'est le cas de Mademoiselle Delamal pour ce qui me concerne.

Je suis incapable de dire qui elle était, de quoi elle est morte. C'était une femme sans histoires et elle n'était pour moi qu'une parfaite inconnue, mais le fait de passer de l'autre côté la pare à mes yeux d'un attrait nouveau, comme si elle bénéficiait d'une seconde vie outre-tombe, bien plus passionnée, plus intense que la première. Elle me fait penser à ces grands voyageurs qui font de brèves apparitions parmi nous et dont l'éloignement, l'absence prolongée se voilent peu à peu de mystère. Je ne sais presque rien d'elle, de sa vie, de son passé. Le peu que je sais, je l'ai appris pour l'essentiel après sa mort. Le reste n'a existé que dans mon imagination, dans la représentation que je me suis faite de sa vie, de sa personnalité. Dans mon esprit, elle appartient toujours au monde des vivants. Ce sont les souvenirs les plus anodins qui me reviennent en premier. Elle est assise dans la classe, à la place de mon fils. Elle revient me hanter toutes les nuits. Elle me nargue avec sa mèche argentée qui lui barre le front. Son écharpe aux sequins brille

dans ma chambre. La myriade de paillettes brodées se reflète sur les cadres-photos de Côme et d'Henri, occultant les visages des personnes qui comptent le plus pour moi. Elle me nargue parce qu'elle est le châtiment, que je suis le crime. Mes fautes ont pour noms Orgueil et Vanité.

Quand est-ce que cette comédie insensée a commencé au juste ? Le jour où je l'ai rencontrée, celui où Henri a invité un nouveau client à dîner ? Ces deux événements sont rapprochés dans mon esprit, mais ils ne le sont pas tant que ça. Une éternité s'est écoulée entre eux. Une chose dont je suis sûre, c'est que cela a commencé au premier trimestre. Mademoiselle Delamal n'était alors qu'un nom sur un emploi du temps. Des lettres capitales sur une feuille à petits carreaux. Elle n'était pas encore l'écharpe aux sequins. Cette idée me bouleverse. C'était il y a quoi... Neuf, dix mois. Une année scolaire, trois trimestres, trois bulletins. Cela me semble si loin aujourd'hui... Qu'est-ce qui avait commencé d'ailleurs ? Je suis incapable de le dire. Tout ce dont je me souviens, c'est de ce soir de décembre où j'ai senti pour la première fois que quelque chose était en train de m'échapper.

À l'époque, nous menons la vie de n'importe quelle famille bourgeoise de province. Nous habitons une de ces grandes maisons de centre-ville avec une façade imposante et un jardin fleuri à l'arrière. Une maison de notables entourée d'autres maisons de notables. Des dentistes, des notaires, des experts-comptables... Des familles entières blotties dans une résidence encerclée par de grandes grilles en fer forgé à l'entrée. Nous fréquentons les membres du Rotary, recevons beaucoup et sommes beaucoup reçus en retour. Un dimanche sur deux, nous allons déjeuner dans une salle feutrée du Carlton dont les cireuses automatiques de chaussures amusaient tant Côme quand il était enfant. Nous assistons aux galas de bienfaisance, aux baptêmes, communions, mariages, lunches ou autres manifestations auxquelles on nous invite régulièrement et où nous nous efforçons toujours de nous faire bien voir. Nous passons le mois d'août sur la Côte d'Azur, près de Saint-Paul-de-Vence, dans une somptueuse villa avec piscine, propriété de la famille d'Henri. À Noël, nous louons un chalet à Megève avec les amis ou la famille. Je m'habille dans les boutiques les plus chics de la ville, Henri

fait tailler ses costumes sur mesure. Il possède un quatre-quatre rutilant qu'il change tous les trois ans, ma petite berline dort à côté du mastodonte dans le garage. Nous faisons beaucoup d'envieux, des jaloux qui nous jettent des regards noirs au restaurant ou au cinéma. Henri a ses matchs de tennis, je me détends en nageant dans la piscine privée du club sportif le plus sélect de la ville. Côme a ses leçons de guitare au conservatoire. J'aurais préféré qu'il continue le piano ou le violon, mais j'ai cédé pour l'instrument de son choix à la condition qu'il continue le solfège. Et puis, il y a ses cours de natation deux fois par semaine. Nous avons l'amour de la nage en commun. La nage, pas l'eau. Le goût du flottement, de l'apesanteur aquatique, de la légèreté nous unit. Tous les étés, Henri s'inquiète quand nous partons nager dans la mer tous les deux. Selon lui, nous partons trop loin, trop longtemps. On le retrouve pétrifié sur la plage. La témérité n'est pas son fort. Ça nous fait rire de le faire enrager.

Chaque jour apporte son lot de petites joies et de frustrations quotidiennes mais je ne me plains jamais. C'est une chose que l'on ne m'a pas apprise. Never complain, never explain, comme dirait Miranda au bureau. Parce que je travaille. Je suis cadre supérieur dans un grand groupe industriel. J'aurais pu me cantonner au rôle de femme de, d'épouse de notable de province qui court les expositions et les salons de thé. J'ai toujours refusé de le faire. L'indépendance me donne un sentiment de liberté dont j'ai toujours refusé de me départir. Et comme je veux aussi être une salariée modèle, je ne compte pas mes heures. Entre le bureau, la maison, les mondanités, les costumes d'Henri à aller chercher chez le teinturier, la voiture à conduire au garage, le collège, les employés à domicile à brief, chaque instant de ma journée est chronométré à la seconde près. Rien n'est laissé au hasard. Je prévois tout, du moins, je m'y efforce. Jusque-là, rien n'est venu enrayer la mécanique bien rodée de notre existence. Nous menons une vie conventionnelle, lisse comme des draps de soie en apparence, mais qui demande en réalité des efforts quotidiens que personne ne voit. J'ai toujours fait en sorte que rien, ni personne n'éclabousse notre bonheur. C'est mon rôle de maîtresse de maison, d'épouse et de mère modèle. La vie s'écoule tranquillement, sans explosion de joie mais sans tristesse non plus. J'avance chaque jour avec prudence et sérénité, comme on pousse un pion sur un



damier, en évitant les obstacles ou en les contournant. Mes petites cases noires.

## *Maths : 20/20*

De l'extérieur, j'imagine que notre famille ressemble à n'importe quelle famille heureuse. Une famille comme il faut, sans histoires. Nous vivons cachés derrière d'immenses grilles en fer forgé qui protègent la Résidence des Cyprès. Un pâté de maisons tape-à-l'œil protégées des regards par des haies géantes, des pavillons pour riches taille XXL, bien espacés les uns des autres. Habiter ensemble d'accord, mais à une distance raisonnable. C'est là que mes parents ont choisi de vivre. Ils ont même été les premiers à s'installer quand la résidence a vu le jour. Une famille modèle. Une famille témoin pour reprendre l'expression de l'agent immobilier venu faire visiter notre maison à une autre famille un jour. La famille témoin, voilà ce que nous sommes.

Mes parents font tout ce qu'il faut pour. Ils tiennent la porte d'entrée aux voisins, leur prêtent des outils de jardins, les invitent tous à des pique-niques géants dans leur jardin et n'oublient jamais de scotcher un petit mot dans la cour pour les occasions particulières. Notre fils, Côme, organise une boum pour ses quatorze ans. Pardonnez-nous pour la gêne occasionnée, la famille Letellier. Nous donnons une soirée ce samedi. Pardonnez-nous pour la gêne occasionnée, la famille Letellier. À chaque fois, j'ai la honte de ma vie. Autant étaler notre vie privée au grand jour ! Notre fils, Côme, vient d'avoir son premier poil au menton. Pardonnez-nous pour la gêne occasionnée. Mais je n'ai le droit de rien dire, jamais, ni de poser des questions. Surtout pas. Les questions, chez les Letellier, c'est mauvais genre. Je suppose que quand je demandais, enfant : Maman, est-ce que la terre est vraiment ronde ? Elle me répondait : Ce ne sont pas tes affaires ! À part ça, je vais